

LE MALAISE DU GOUT MUSICAL

Vous n'ignorez pas combien il est difficile à notre époque de remplir une salle de concerts parisienne. Or, il s'est produit tout récemment un fait anormal aux « Agriculteurs ». Deux pianistes, d'ailleurs excellents, mais qui ne sont pas encore classés, que je sache, parmi nos gloires du clavier, avaient annoncé un concert à deux pianos avec le concours d'une chanteuse dont le nom d'allure américaine était parfaitement inconnu. Ecoutez-bien ceci : le jour même fixé pour le concert, les « colonnes se peuplaient d'affiches triomphales annonçant le même programme « redemandé » pour la semaine suivante. Et MM. Wiéner et Doucet connurent la suprême jouissance du Directeur de Théâtre jouant pour ainsi dire à bureaux fermés. Bien plus, ils se trouvèrent expulsés du foyer des artistes réquisitionné pour abriter la Presse, expulsée elle-même de la salle par une foule impatiente. Pourquoi ? me direz-vous. Parce qu'on savait que les deux « Pleyel's » vibreraient au son du Jazz et que Nettie Compton chanterait des *Negro Song's*. Et ne dites pas que le public était « spécial ». Il y avait là les plus avertis de nos « habitués ». Les uns étaient venus dans le naïf dessein de s'amuser beaucoup. Les autres, affectant un air dédaigneux ou scandalisé, voulaient seulement « se rendre compte ». Tous se retrouvèrent ensemble au point d'orgue du ravissement... quoi qu'ils en aient pu dire une heure après.

Il serait puéril de nier ceci, inutile de s'en indigner. Il vaut mieux tâcher de voir clair. Mais il faut auparavant laisser tomber autour de nous, comme des frusques inutiles, nos habitudes invétérées, nos sentiments fabriqués ; puis, nous interroger profondément, en toute indépendance, en toute naïveté.

MM. Wiéner et Doucet ont ouvert le feu par un Concerto de Vivaldi-J.-S. Bach pour lequel personne n'était venu et dont chacun attendit courtoisement la fin. Leur véritable programme se composait d'une part de musique de Jazz réduite à deux pianos qu'ils exécutèrent avec une précision de mécanisme et un « style » de tous points admirables ; d'autre part de chansons nègres ou de caractère nègre que Nettie Compton, fille authentique des pays ensoleillés, fit vivre et palpiter au moyen de ces accents traînants, geignants, glapissants, qui n'ont rien de commun avec la voix et l'art du chant. De part et d'autre, tant au point de vue de la lettre que de l'esprit, une sincérité parfaite. Je n'insiste pas : vous savez tous, sans que j'aie besoin de vous les décrire, ce que c'est que le Jazz, un *Charleston*, un *Black-Bottom*, des *Negro Song's*.

En supposant que le monde finisse à la porte des « Agriculteurs », qu'il n'y ait ni revues musicales, ni lecteurs, ni compo-

seurs, ni critiques, ni impresarios, et par conséquent que je n'aie aucune raison pour dire une chose plutôt qu'une autre, je me pose donc cette vulgaire question : Ai-je éprouvé un sentiment de plaisir ou de déplaisir ? — Répondre vite, sans réfléchir plus avant et sans repasser dans ma tête mon Histoire de la Musique depuis Hucbald jusqu'à Darius Milhaud. — Eh bien, soit : cela m'a procuré un sentiment de plaisir. Le rythme accusé, vivant, incisif, irrésistible, implacable a exercé sur moi son emprise physique ; les mille et une arabesques dont les doigts agiles de M. Wiéner entouraient un air en lame de couteau ont grisé mon esprit diverti ; et la voix de la forêt sauvage a retrouvé facilement en moi le chemin des fibres ancestrales. Enfin, ces morceaux étaient en général courts, l'idée, quelle qu'elle fût, s'exprimait sobrement et ne se développait guère : donc aucune lassitude à craindre. Je dois m'avouer que j'ai passé une heure agréable, dans une sorte de détente en somme savoureuse et sans doute hygiénique de mon organisme et que je n'ai pas baillé, non par bienséance, mais parce que je n'en avais nulle envie.

Voilà ce que j'ai éprouvé, moi, musicien professionnel, qui me pique d'aspirations élevées et de noble idéal. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en affirmant que le reste du public a éprouvé ces sentiments à un degré supérieur, puisque, sachant ce qui l'attendait, il était accouru en foule, et que, ayant obtenu ce qu'il attendait, il l'a redemandé à cor et à cri, en bis, et à huitaine. Et d'un.

C'est ici que mon entreprise devient plus difficile et qu'il va me falloir un courage surhumain pour continuer. Je ne suis pas très sûr que je l'aurai. Car si je veux tirer quelque conclusion de ce qui vient d'être dit, il faut que je fasse des rapprochements, des comparaisons, bref, que je me transporte dans une salle où l'on fasse de la « musique sérieuse ». J'entends quelque Sonate, Trio ou Quatuor, mi-ancien, mi-moderne, voire en première audition. Je constate d'abord que la foule s'est gardée de redemander ce concert avant la lettre, ensuite qu'elle s'est disséminée au gré de ses préférences à travers des rangées de fauteuils qui paraissent interminables. J'écoute fort sagement pendant une heure et demie environ trois ou quatre œuvres de longue haleine, que je déclare — pour mettre les choses au mieux — fort belles, les unes parce que je les connais et que je les sais telles, les autres parce que j'ai fait un gros effort cérébral pour les comprendre et qu'il me déplairait que je l'eusse fait en vain. En somme, je me déclare satisfait, le public aussi. Est-ce tout?... ô Freud, ô psychanalyste impitoyable, ô chasseur intrépide des tendances refoulées ! Eh bien oui, je l'avoue, j'ai eu des défaillances d'attention, j'ai eu des fatigues, j'ai eu envie de bailler, — allons ! je dirai tout — *j'ai baillé*... entre les dents, sans écarter, les lèvres, vous savez ? Et j'ai pensé parfois... — le dirai-je

encore ? — à l'adorable bienfaisance du sommeil réparateur. Est-ce tout ?... Non, non, mille fois non. Il faut préciser maintenant. Quand ai-je eu des défaillances d'attention ? Quand ai-je éprouvé ces fatigues ? Quand ai-je baillé sournoisement ? Voici. Lorsque j'ai entendu un chef-d'œuvre classique, de rythme net, de dessin arrêté, de développement serré, j'ai éprouvé ce bien-être qu'on ne veut pas s'avouer, mais que l'on éprouve en mettant ses chaussons, en prenant son café, en allumant sa cigarette. Sans doute je n'ai pas tressailli d'un frisson inconnu, puisque l'habitude, que Mæterlinck aurait peut-être bien pu appeler la vieille servante de la vie, était là. Lorsque j'ai écouté une œuvre qui m'était moins familière, plus compacte ou nouvelle, voici ce qui s'est passé.

Au début un thème ou une phrase de contours arrêtés, de physionomie avenante, de rythme discernable, vient de retenir mon attention, même, admettons-le, d'émouvoir ma sensibilité. Cela dure en général peu de temps. Nous passons à ces fameux « développements » où se révèle toute la science du compositeur. L'intérêt que j'y porte change de plan. L'instinctif fait place à l'analyste. Je cherche à comprendre. Je suis moins apte à sentir. Et si la compréhension est tant soit peu laborieuse, je me fatigue. Si le développement est court, je ne risque guère. Si le thème, en l'admettant plaisant, conserve sa physionomie, j'en suis quitte pour l'entendre plusieurs fois, renouvelé par la présentation, ce qui n'est point désagréable à condition qu'on n'en abuse pas, car il perd vite sa fraîcheur. Si le thème se morcèle, l'intérêt en fait autant à moins qu'il ne soit le prétexte d'une phrase nouvelle, auquel cas il n'y a plus développement mais juxtaposition : procédé dont on ne peut user bien longuement sous peine de décousu. Par conséquent, quelle que soit l'habileté du compositeur, tout développement se prolongeant au delà d'une limite assez restreinte ne fera que diminuer l'intérêt. Ceci est une chose que personne n'ose s'avouer, mais que, dans la petite crise de sincérité provoquée que je traverse, je suis forcé de m'avouer. Au fur et à mesure que s'accroît la disproportion entre l'idée musicale et le discours auquel elle donne lieu, l'élément affectif s'efface peu à peu devant l'élément intellectuel. D'où le facteur plaisir rétrograde devant le facteur effort.

Que fait le public ? Deux sentiments le guident : le plaisir et l'amour-propre. — On veut être agréablement ému, mais on ne veut pas passer pour un imbécile. — Lorsque ces deux sentiments vont de pair, tout est pour le mieux. La *Pathétique*, l'*Appassionata*, la *V^e*, la *Pastorale* l'ont d'emblée touché jusqu'aux moelles profondes, et des personnes qualifiées lui ont affirmé que c'étaient des chefs-d'œuvre : il admire à cœur ouvert. La *IX^e*, les dernières Sonates, les derniers Quatuors l'ont plus étonné qu'ému, au moins en certains points, il en a même éprouvé quelque lassitude. Il a re-

gardé les pontifes d'un air inquiet : ceux-ci ont froncé le sourcil et lui ont dit que c'était encore plus beau. Il n'a pas osé dire le contraire et il a admiré. Mais, sans avoir l'air de rien, il a fréquenté un peu plus les programmes « deuxième manière ». Plus tard on lui a présenté des œuvres beaucoup « plus belles » encore, des œuvres qu'il lui fallait un héroïque courage pour écouter jusqu'au bout. On lui en accumulait ainsi trois ou quatre dans une séance. Les « Thèmes » étaient de plus en plus courts et les Développements de plus en plus longs. Des cathédrales, des pyramides de sons. Et sur tous les tons on lui avait répété que c'était admirable. Et il répétait en chœur : « C'est admirable ! » Car il fallait bien avoir l'air de s'y connaître. Et dans ce temps, ce n'était pas convenable de se pâmer sous les effluves d'un air de danse...

Un jour, un homme vint et lui dit — c'est toujours de notre public qu'il s'agit : « Il y a assez longtemps que tu te gaves de consonances fades, de dissonances résolues et de sauces indigestes. Nous allons sabrer tout cela. Ce qui durait trois quarts d'heure se dira en dix minutes, dix minutes se réduiront à deux, je te donnerai des accords nouveaux et quelques dessins inaccoutumés ». Les accords nouveaux blessèrent d'abord ses oreilles, mais comme cela ne durait pas longtemps, qu'au surplus c'était plutôt amusant, et que d'autre part des gens fort bien mis criaient plus fort que jamais que c'était « admirable » par-dessus le marché, le doux public consentit encore à suivre et à admirer.

Un autre jour, d'autres hommes vinrent et dirent : « Ces petits bouts de chants ne sont que de l'impressionisme, dont il ne faut plus. Décidément il n'y a de vrai que la mélodie sincère, naïve, large ; de l'air, de l'air ! Voyez chant populaire ou, pour parler mieux, *folk-lore* ! Mais comme nous ne voulons pas paraître rétrograder, ces simples chants, nous les rénovons par l'harmonie. Nous serons bi-tonaux, tri-tonaux, multi-tonaux ! » On se mit donc à accompagner en *ré bémol* les mélodies en *ut majeur*. Le public hurla d'abord, ses dents grincèrent : les gens « qui savent » lui dirent qu'on n'avait jamais rien vu de si beau. Il se tût derechef, se dit qu'après tout le *tempérament* n'avait pas été inventé pour les chiens, que puisque les acousticiens démontraient que les sons utilisés en musique étaient faux, eh bien ! on n'en n'était pas à une fausse note près, et qu'on se faisait à tout. Et il admira encore.

Enfin de grands diables franchirent l'Atlantique et faisant feu de tous bords avec des instruments hétéroclites et stupéfiants, se mirent à produire des airs que notre vocabulaire n'arrivait plus à qualifier, et dont le rythme tout en angles et en cassures avait pour but de nous faire gesticuler comme des nègres — à part quelques-uns dont les courbes équivoques ne se pouvaient évoquer sans rougir ! Le public, comme un bon chien qui aperçoit des choses

alléchantes et défendues, se mit à rouler des yeux apeurés, à affecter des petites mines scandalisées, pour être digne de ses maîtres. Quelle ne fût point sa stupéfaction quand les détenteurs des secrets des Dieux lui affirmèrent alors énergiquement et sans rire, que cela, pour le coup, c'était le fin du fin, le dernier mot de l'Art, tout l'Avenir de l'Humanité ! Pour le coup, il n'en revint pas. Il se précipita dans les « dancings », mais hésita encore à la porte du Temple. Pas longtemps, car ça l'amusait tellement ! Et on se précipita sur le *Jazz*, puisque les maîtres le permettaient, le recommandaient même ! comme le Bon Chien sur le festin de Roi qu'une incompréhensible mansuétude lui permet de bâfrer.

Mais ici se compliquent les choses. C'est qu'à mesure qu'on ajoutait, qu'on transformait, on ne retirait rien. Il fallait tout encaisser : la V^e et la IX^e, le *Clair de Lune* et l'Op. 101, les *Quintettes* de Schumann, de Franck, de Schmitt et de Pierné, la *Schola* et le *Conservatoire*, l'impressionisme et le cubisme, l'anémique et le polytonal, le bruitisme et le fausse-notisme, le *Jazz* et le *Negro Song* ! Car tout ceci marche de front, tout ceci est admirable, et pour être à la page il faut tout admirer. Chaque nouveau musicien en principe, crée une nouvelle et admirable formule. Ce n'est pas le Cœur, c'est l'Art innombrable !

Eh bien, ceci, c'est de trop. La mesure est comble. Cet écartèlement du goût musical a créé un inexprimable malaise. Pour avoir voulu trop connaître, on n'y connaît plus rien. On a divagué sur toutes les théories esthétiques. On a surabondamment tout soutenu et tout prouvé. Notre doux public, infiniment ductile, infiniment patient, pourrait bien avoir un de ces sursauts d'autant plus terribles qu'ils sont plus lents et s'écrier :

« Nous en avons assez ! Comment ! voici bientôt près d'un demi-siècle que nous acceptons comme Evangile vos décrets sacrosaints ! Alors que le modeste idéal de nos jouissances d'art se bornait à la *Pathétique*, Chopin et les valse de Strauss, nous avons consenti, pour vous faire plaisir et pour avoir l'air malin, à ingurgiter, sans les digérer, des morceaux de musique sublime que chaque jour voyait croître en longueur et diminuer en agrément. Nous avons bien voulu admettre qu'il était grand, qu'il était beau, qu'il était divin de parler le plus longtemps possible et le plus savamment du monde sur une toute petite chose que nos arrière grands-pères savaient depuis longtemps. Nous avons supporté sans pleurer Quatuors sur Sonates, Symphonies sur Quatuors. Nous avons respecté les Ecoles, vénéré les maîtres, applaudi tout le monde. Et puisqu'il faut tout dire en ce jour de règlement de comptes, nous avons baillé, nous avons gémi, nous avons souffert en silence tandis que nos visages se transfiguraient de jubilation : l'agonie du martyr, quoi ! Et puis aujourd'hui, vous nous jetez coup sur

coup à la figure trois ou quatre esthétiques contradictoires qui renient toutes la Foi que vous nous avez contraints de confesser. Vous criez soudain que les règles sont des éteigneuses de génies, que le thème est tout et le métier rien, qu'il faut couper, tronquer, élaguer, que le « cyclisme » était une fausse religion, et Franck un faux Dieu, que la Dissonance est reine et que moins on en dit mieux cela vaut, et qu'en fin de compte c'est encore en dansant qu'on fait la plus belle musique. Et cependant on exige que nous satisfassions à tout. Les interprètes, les impresarios, bourrent nos oreilles d'un mélange inexprimable de tous les styles, et il faut toujours que nous disions : « Amen » et que nous hurlions comme des singes qui seraient des perroquets : « Ah ! cette *Neuvième* ! Ah ! ce Chopin ! Ah ! ce Schumann ! Ce *Tristan* ! Ce d'Indy ! Ce Magnard ! ô merveilles des merveilles ! Vive Debussy, vive Ravel ! Erik Satie est Dieu et Milhaud son prophète ! Honegger a du génie ! Mais bien moins que Stravinsky ! Vive le *Jazz* ! Vive l'Amérique !.. Et puis quoi encore ? Eh bien ! nous en avons assez ! La mesure est comble. Comme le Meunier de la Fable nous n'écouterons plus personne ! Dégoûtés du métier de perroquets qui seraient des singes, nous en feront à notre tête, à notre *Goût* — oui ! NOTRE *Goût* —. Vous pourrez bien nous traiter de tous les noms. Ça ne prendra plus ! Et pour commencer, dès aujourd'hui, nous levons l'étendard de la Révolte et nous déclarons que, jusqu'à nouvel ordre, notre idéal, c'est : Beethoven, Chopin, le *Jazz*... et les virtuoses *amusants* ! Voilà ! »

C'est une réponse de ce genre, quoique un peu mitigée, qu'à faite aux musiciens le public qui se pressait au concert Wiéner-Doucet. De fait, je n'aurai pas le courage de lui en vouloir puisque moi-même je n'ai pas été sans éprouver quelque plaisir assez vif. Il faut plutôt, ô professionnels de notre Art actuellement infortuné, nous en prendre à nous-mêmes de cet état de malaise dans lequel se trouve le goût public. Il ne fallait pas tant tirer sur une corde, si solide qu'on la crût, et nous devons nous étonner très peu si aujourd'hui, ne sachant à quel saint se vouer, ce « doux public » se donne corps et âme à la Muse qui lui apporte des rythmes vivants et nets, des mélodies naïves et toujours renouvelées, des décorations instrumentales séduisantes, de splendides absences de développement !

La conclusion de cette longue élucubration ? Elle sera brève. Elle n'est pas de moi et n'en dépend pas. L'Art sera social ou ne sera pas. La « Musique des Musiciens » est un mythe. Le Public est le Grand Juge. Il a dit, et je suis forcé de dire avec lui : « La musique nous vint d'Italie — qui la reçut des Cieux. Ce fut ensuite d'Allemagne, qui la reçut de l'Italie. Aujourd'hui inclinons nous devant l'Amérique — qui l'a reçue des Nègres. »